

Ceffonds, le 43 juillet 1914.



Cher ami,

J'aime à penser que  
vous êtes remis de votre indisposition,  
quoique le temps ne se soit pas  
amélioré. Va-t-il pleuvra-t-il  
la fête de la Victoire? Je comprends  
que vous ayez renoncé à voir le  
dépité. Ce sera long, et fatigant,  
par conséquent, pour les gens de  
notre sorte,

Vous avez raison. La guerre  
a duré trop longtemps, et les gens  
y ont pris de mauvaises habitudes.  
Et puis on s'arrête comme ceux  
du front. Beaucoup ont pris  
l'habitude d'une vie facile, avec  
peu ou point de travail, et  
travaux naturels et continus.  
Cette disposition a été plutôt  
favorable que contraire. Dans

nos campagnes, les allocations  
ont mis les femmes dans  
une aisance relative, qu'elles ne  
consacreraient pas avant la  
guerre. Résultat: les femmes  
se sont détachées du travail et  
se sont comportées comme si elles  
avaient leur vie gagnée. Elles l'étaient,  
en effet, plus sûrement que par leur  
travail et par celui de leurs maris.  
D'ailleurs, on encourage les gens à  
penser que le minimum de travail  
est la condition du bonheur. Ce n'est  
pas vrai du tout. L'application,  
sans discernement, de la journée de  
huit heures, ces lois d'avoir partout  
des effets heureux. Elles font les gens  
désireux pour une partie du temps  
qu'ils pourraient employer utilement.  
Par là, certains ouvriers d'usine  
cherchent des heures de travail supplémen-  
taire, en dehors de leur travail normal;  
mais d'autres ne trouvent qu'au  
cabaret l'emploi des heures libres.

Les héros démobiliés trouvent  
des libertés parfois exagérées,  
en regard aux anciennes ordonnances  
de la vie civile. Ces jours passés,  
un homme de Montbrison, qui  
allait cueillir des cerises,  
trouva deux jeunes gens installés  
sur le cerisier, qui mangeaient la  
récolte. Et comme il leur témoignait  
quelques mécontentement, les autres,  
qui ne paraissent pas du tout pour  
les masochistes professionnels, lui dirent:  
« Ferme la gueule. Sans nous, les  
boches les mangeraient, les cerises,  
et tu n'aurais rien à dire ». Et le  
vieux a dû s'estimer content de n'être  
pas battu pour son ingratitude. Il  
n'y a pourtant pas de société viable  
sans une discipline, et nous aurons  
à forger un peu plus notre  
éducation nationale.

et propos de discipline,  
j'ai reçu dernièrement une lettre  
de Bergson m'expliquant que,  
s'il ne m'avait rien dit de ma

1855  
Discipline intellectuelle, sur quel  
travail pas reçu le volume, ou  
qu'il l'avait égaré. Il m'engageait  
fort amablement à écrire ~~encore~~ de  
ces moralités. Je ne sais si le conseil  
est bien utile. Pour l'instant, je vais  
taire d'abord la publication des  
mes travaux personnels, à peu près  
interrompue depuis la guerre. L'augmen-  
tation de traitement dont vous me parlez  
me permettrait d'y pourvoir, si ma  
santé ne me faisait point.

Affectueux respects.

A. Louisy